

DÉLÉGATION POUR L'ADOPTION D'UNE LANGUE AUXILIAIRE INTERNATIONALE

SECRÉTAIRE : M. L. LEAU

6, Rue Vavin

PARIS (6^e)

TRÉSORIER : M. L. COUTURAT

7, Rue Nicole

PARIS (5^e)

Paris, le 20 juin 1905.

Monsieur Monon Collègue,

Nous avons appris récemment la part que vous avez prise à la discussion de la question de la langue internationale à l'Assemblée de l'Association internationale des Académiciens tenue à Londres l'an dernier. Vous vous êtes opposé à ce que la question fût mise à l'ordre du jour : permettez-moi de vous dire que vous avez ^{eu} parfaitement raison, et que nous vous en remercions. En effet, il est manifeste que la question n'est pas encore mûre pour la solution officielle et définitive que nous désirons, et que les Académiciens ne sont pas suffisam-

ment préparés à la traiter. C'est pourquoi nous nous sommes bien gardés de demander que la question fût inscrite à l'ordre du jour de cette ~~Assemblée~~ ^{Assemblée}; la proposition de Lord Reay partait d'une intention bienveillante, mais aurait eu pour notre œuvre un effet désastreux.

Permettre-ous, toutefois, Messieurs, de ne pas partager complètement l'opinion que vous avez émise (c'est l'unique phrase du compte-rendu qui vous concerne est exacte). Assurément, la question de la langue internationale (L. I.) dépasse de beaucoup les frontières du monde savant: elle intéresse autant, sinon plus, le monde commercial et industriel, le monde des voyageurs, ⁽¹⁾ c'est-à-dire presque tout le monde: car qui, de nos jours, n'est pas plus ou moins appelé à voyager? En tout cas, il est extrêmement désirable que l'on voyage de plus en plus en dehors de son pays: cela fait connaître les peuples les uns aux autres, et contribue à dissiper entre eux bien des préjugés hostiles nés de l'ignorance. Or on

(1) Voir l'état de la Navigation.

voyagerait beaucoup plus facilement, donc plus fréquemment, si l'on avait dans la L. I. un truchement et un cicerone ^(universelle) ~~professeur~~; et j'ajoute, sans paradoxe, que l'on apprendra davantage et mieux les langues étrangères, puisque la meilleure méthode (et même la seule) pour les apprendre est de vivre dans le pays où on les parle.

— Mais, si le monde savant n'est pas le seul intéressé à l'adoption d'une L. I. et que, néanmoins, beaucoup, ou la nécessité absolue de savoir toutes les langues dans lesquelles on publie des travaux scientifiques dont la connaissance est utile au parfois même indispensable au spécialiste. La preuve que la question intéresse le monde savant, c'est les 720 signatures qui notre Pétition a reçues dans les Universités, et dont le nombre croît sans cesse. Il est donc naturel que nous désirions causer le chœur de la L. I. à l'Association internationale des Académies, non pas dans son intérêt, mais dans le notre: et

elle ne peut qu'être honorée d'être prise pour
juger l'arbitre dans une question d'un aussi
grande portée. Nous croyons fermement que
cette question rentre dans sa compétence: d'abord,
parce qu'elle est évidemment et par essence
"d'un intérêt international"; ensuite, parce
qu'elle est de ordre scientifique, spécialement
de ordre philologique. Au surplus, si l'on
peut différer d'opinion sur ce point, l'Associa-
tion des Académies seule peut, étant réguliè-
rement consultée, décider si la question
est de sa compétence (!) La décision prise à
Londres ne préjuge absolument rien à cet
égard, car c'est une question d'opportunité
qui a été soulevée. Je vous serais reconnaissant
de bien vouloir nous dire si vous êtes d'accord
avec nous sur la portée de cette décision. Je
vous prie de lire avec attention les documents
que je vous envoie, et qui vous feront mieux
connaître notre entreprise, son but et son
développement progressif; et de agréer,
Messieurs et honorez Collèges, l'expression
de notre respectueuse considération.

Louis Coeurat

(1) V. notre Histoire de la Langue universelle, p. XIX, note 1.